

SEARCHING FOR HAPPINESS IN « A HISTORY OF THE SIXTIES » BY GEORGES PEREC

Simona Şuta
Lecturer, PhD., University of Oradea

Abstract: In the society of consumption, the owning of objects replaces love, self-conscience, discovery of the essential things in life. «Les Choses» turns to be the center of the existence when «to be» is replaced by «to own».

Keywords: couple, object, work, need, desire, to own, consumption

« Les Choses » ou « une histoire des années soixante » de Georges Perec met en question deux sujets extrêmement sensibles en tout temps, même si, un des sujets est repérable entre les lignes. Perec se propose de créer un récit qui présente des personnages vivant à l'intérieur de la société de consommation des années soixante, soumis à la pression du marché, à la recherche du bonheur, de l'accomplissement, et bien évidemment, à la recherche de ce qui donne forme et contenu à leur vie individuelle, l'identité.

Le roman, publié en 1965, nous fait connaître la vie monotone de Jérôme et Sylvie. Le couple gagne sa vie grâce à des enquêtes sociologiques autorisées par des instituts publicitaires. Ils gagnent assez d'argent pour mener une vie modeste tout en rêvant, comme les personnages flaubertiens que Perec tient dans sa mémoire, de luxe, de raffinement, évidemment, de tout ce qu'ils ne possèdent pas. Perec ne parle que très peu de ses personnages principaux, mais, par contre, il nous fait suivre les objets qu'ils achètent ou dont ils rêvent. Jérôme et Sylvie n'ont pas d'identité propre, ils existent à partir et à travers les choses qu'ils convoitent : la ville, en exposant « les choses » de manière ostentatoire et permanente, les pousse à acquérir tout de suite et toujours plus. Peu à peu ils s'enferment dans un monde qu'ils conçoivent plus qu'ils ne le vivent. La situation de Jérôme et Sylvie devient invivable, car les préoccupations matérielles les poussent de toutes parts et les obligent à tout soumettre aux nécessités du travail. Leur existence est focalisée uniquement sur l'argent et le confort. Ensuite la guerre d'Algérie leur permet d'échapper un temps à leurs obsessions mais, aussi, à constater qu'ils sont plus usés qu'avant, par des désirs inassouvis, par des projets irréalistes, par des bonheurs inaccessibles. Leur crise est dramatique et leur produit une énorme souffrance, car leurs amis abandonnent leurs emplois précaires pour occuper d'emplois stables. Alors Sylvie et Jérôme se retrouvent seuls ; « trahis » par leurs collègues, qui se rallient au système qu'ils avaient accusé jusqu'alors et qui avaient rêvé, comme eux, d'être riches sans s'enrôler dans un système ou dans un autre. Jérôme et Sylvie, par contre, restent incapables de faire le changement.

Las de trop avoir rêvé, ils s'évadent en Tunisie, à Sfax ; mais là aussi la ville étrangère, loin de la capitale, l'appartement qu'ils occupent, glacial et inhospitalier, deviennent des espaces hostiles où ils se sentent plus seuls que jamais. Ils n'arrivent pas à se lier d'amitié avec personne et cette exclusion les laisse sans aucun besoin, sans aucun désir. En plongeant dans un monde étranger et inconnu, avec ses êtres, ses objets qui ne leurs sont pas familiers, ils se trouvent inadéquats, inconnus à eux-mêmes, étrangers à eux-mêmes.

L'absence de toute envie les laisse sans vie, car, le désir d'avoir, de posséder était, quand ils vivaient à Paris, l'émotion qui pimentait leurs journées et donnait une direction à leur vie.

Ils reviennent à Paris vaincus par la nécessité de sécurité. Ils acceptent la direction d'une agence de publicité à Bordeaux qui leur permettra de gagner assez d'argent afin d'acquérir les objets dont ils rêvent tant :

« Ils seront bien logés, bien nourris, bien vêtus. Ils n'auront rien à regretter. Ils auront leur divan Chesterfield, leurs fauteuils de cuir naturel souples et racés, comme des sièges d'automobiles italiennes, leurs tables rustiques, leurs lutrins, leurs moquettes, leurs tapis en soie, leurs bibliothèques de chêne clair. Ils auront les pièces immense et vides, lumineuses, les dégagements spacieux, les murs de verre, les vues imprenables. Ils auront les faïences, les couverts d'argent, les nappes de dentelle, les riches reliures de cuir rouge. »(*Les choses*, p.156)

Le paratexte du roman nous attire, dès le début, l'attention par la présence dans l'épigraphe dédié à Denis Buffard, spécialiste en étude de marché, de quelques adverbes à valeur superlative, qui mettent l'accent sur les bénéfices énormes, pour l'homme de la société de consommation.

« Incalculable are the benefits civilization has brought us, incommensurable the productive power of all classes of riches originated by the inventions and discoveries of science. »(*Les choses*, p. 7).

Et, de cette manière, la citation de Malcolm Lowry pourrait compléter et attiser l'intérêt du lecteur qui n'était pas séduit par le titre modeste du roman. En même temps, le fragment cité introduit, de façon allégorique l'idée du passage de l'humanité, sans s'en apercevoir, de vivre et être en souverains parmi les choses, à vivre pour avoir les choses.

Les deux parties qui constituent le corps du livre sont asymétriques. La première partie développe le rêve du logement parfait, les efforts pour atteindre le plus grand confort, la guerre d'Algérie qui leur permettra de mettre de côté leurs obsessions et, à la fin, la fatigue et l'isolement. Perec utilise des listes précises, même exhaustives des objets que les deux jeunes gens aimeraient admirer dans leur appartement. Leur but était de se créer le plus grand confort possible, la jouissance, afin d'éviter toute frustration, tout obstacle devant la réalisation de leurs désirs. Mais, la recherche d'un salaire, donc l'obsession du gain, dans leur façon de vivre, crée d'autres besoins, orientés vers d'autres objets auxquels il n'avaient pas pensé auparavant. Le désir et la frustration sont les sentiments qui, après les choses, prennent possession de leurs âmes et qui les éloignent d'eux-mêmes et de la vie :

« Ils étaient ce petit point scintillant sur la longue route noire. Ils étaient un petit îlot de pauvreté sur la grande mer d'abondance. Ils regardaient autour d'eux, les grands champs jaunes avec les petits taches rouges de coquelicots. Ils se sentaient écrasés. »(*Les choses*, p. 116-117)

Ce qui frappe dans le roman c'est que nous avons une image incomplète du couple formé par Sylvie et Jérôme. Leur place est chaque fois prise par les objets, les désirs et les rêves. Dans ce roman aux allures d'analyse sociologique, Georges Perec décrit l'idée que se font les jeunes gens du bonheur, dans les années '60. Ce bonheur est essentiellement matérialiste : en ce sens, et puisque le couple ne parvient pas à ses fins, on se demande si Perec ne voulait pas toucher le côté psychologique de ses personnages plutôt qu'à donner une

description d'un plaisir vain et impossible. D'ailleurs, l'emploi du conditionnel, au début de la première partie cache des questions, cache des inquiétudes et des doutes :

« La vie, la, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle. Une femme de ménage serait la chaque matin. On viendrait livrer, chaque quinzaine, le vin, l'huile, le sucre. » (*Les choses*, p. 14)

Le souci matériel consumériste exacerbé, étouffant parfois, crée une image tellement incomplète qu'elle fait jaillir par son absence même, la composante essentielle dans la découverte du bonheur : l'amour. La léthargie profonde des deux personnages, leur solitude, l'absence de moments complices et amoureux, la curiosité sur leur propre être les éloigne de la « fontaine féconde de la nouvelle vie » annoncée par Lowry. Comme il est facile d'observer, l'échec du couple est dû à la fois au fonctionnement du monde et à leur incapacité à trouver un but, à trouver une passion, à poser le regard sur eux-mêmes. Par contre, pour ne pas tomber dans ce piège, ils s'efforcent à détruire tout ce qui pourrait les réveiller à la conscience de soi :

« Leur plus grand plaisir était d'oublier ensemble, c'est-à-dire de se distraire[...]et parfois ils finissaient par perdre tout contact avec la réalité. » (*Les Choses*, p. 54-55).

La fuite, l'ailleurs leur fournit une expérience étrange, parce que leur faim de possession, accompagnée par l'incapacité de progresser, les pousse à connaître leur vide intérieur, pendant les longues journées désespérantes :

« Leur semaine se composait de jours fastes : le lundi, parce que la matinée était libre, et parce que les programmes des cinémas changeaient, le mercredi, parce que l'après-midi était libre, le vendredi parce que la journée entière était libre et parce que, à nouveau changeait les programmes - et de jours néfastes : les autres. Le dimanche était un jour neutre, agréable le matin, - ils restaient au lit, les hebdomadaires de Paris arrivaient, long l'après-midi, sinistre le soir, à moins que, par hasard, un film ne les attirât, mais il était rare que deux films notables, ou simplement visibles, soient données dans la même demi-semaine. Ainsi passaient les semaines » (*Les Choses*, p. 133).

Ni même la solitude épouvantable et écœurante qui les accable n'arrive à percer le voile qui couvre leur âme. D'ailleurs, d'une façon inconsciente, ils commencent, à ce point, à trouver l'âme de la ville qu'ils habitent, la relation avec les autres :

« Nulle âme qui vive : derrière les portes toujours closes, rien d'autre que des corridors nus, des escaliers de pierre, des courses aveugles. Des suites de rues se coupant à angle droit, des rideaux de fer des palissades, un monde de fausses places, des fausses rues, des avenues fantômes. » (*Les Choses*, p.135).

La constatation de ne pas appartenir au lieu où ils se trouvaient est un signe du manque de connivence réciproque, avec soi-même et avec les autres.

« Ils n'avaient avec les collègues de Sylvie que des rapports lointains, et souvent distants ». (p. 136).

Sylvie et Jérôme sont tellement absorbés par l'illusion de la réalité qu'ils aimeraient vivre par le plaisir mental qu'il y pourrait éprouver, qu'ils méconnaissent ce que pourrait vraiment et authentiquement leur offrir la vie qu'ils rêvaient : les émotions :

« Ils n'éprouvent ni joie, ni tristesse, ni même ennui, mais il pouvait leur arriver de se demander s'ils existaient encore, s'ils existaient vraiment : ils ne retiraient de cette question décevante aucune satisfaction particulière, à cette nuance près : il leur semblait parfois, confusément, obscurément, que cette vie était conforme, adéquate et paradoxalement, nécessaire : ils étaient au cœur du vide. » (*Les Choses*, p. 138).

Et, l'anéantissement de l'espace entraîne l'effacement du temps et l'abolition de la vie :

« Leur vie était comme une trop longue habitude, comme un ennui presque serein : un vie sans rien. » (*Les Choses*, p.139).

La fuite en Tunisie s'est avérée une déception, un enterrement inutile, car rien n'a pu éveiller en eux la curiosité sur le sens de la vie. Ils ont abdiqué, faute de ne plus pouvoir supporter la souffrance, devant leur monde « sans souvenirs, sans mémoire ».

Si presque tout le roman se trouve sous le signe de l'incertitude, de la confusion, l'épilogue semble lancer une cruelle menace pour le jeune couple : « Tout aurait pu continuer ainsi. » (*Les Choses*, p. 149).

Et, tout de même, l'enthousiasme apparaît :

« Ils n'auront pas trente ans. Ils auront la vie devant eux. » (*Les Choses*, p. 156).

Mais leur enthousiasme est doublé du sentiment de la défaite, car ils vont abandonner Paris, ils vont fuir leur vie et leurs passé, mais ils ne pourront pas s'en débarrasser, car ils n'ont pas encore compris. En ressuscitant les vieux jours sfaxiens, ils vont s'apercevoir qu'ils sont en train de repérer l'histoire. Ils vont renoncer sans bataille à leur vie, dans la triste illusion qu'ils ont tout fait. Et Perec construit une scène finale aussi symbolique que décevante comme unique conséquence possible à ceux qui n'arrivent pas à apprendre à vivre :

« Ils se regarderont une dernière fois, avec une sourire complice. Le linge glace, les couverts massifs, marques aux armes des Wagons-Lits, les assiettes épaisses écussonnés sembleront le prélude d'un festin somptueux. Mais le repas qu'on leur servira sera franchement insipide » (*Les Choses*, p. 157-158).

BIBLIOGRAPHY

- Bailly, Alexandre, *Comportements humains et management*, Ed. Pearson France.
Chauchat, Hélène, *Du fondement social de l'identité du sujet*, Paris, PUFF, 1999.
Erikson, Erik, *Copilăre și societate*, Ed.Trei, 2015.
Lipiansky, Edmind Marc, *Identité subjective et interaction*, Paris, PUFF, 1992, p.176.
Muchielli, Alex, *L'identité*, Paris, PUFF, 7^e ed, 2009.
Perec, Georges, *Les choses, Une histoire des années soixante*, Paris, Editions René Julliard, 1965,
Tap, Pierre, *Identité individuelle et personnalité*, Ed. Privé.
Wolynn, Mark, *Povestea ta a început demult. Cum să vindeci traumele familiei moștenite*. Ed.Trei, București, 2016.